

Entre Dieu et le soleil

Bossuet

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Il faut un sacré toupet pour parler de Bossuet aujourd'hui. Son mâle génie effraie. Ce n'est pas un frère, c'est un père. Il a donc tout pour indisposer et irriter un moderne. Ne parlons pas des femmes : il doit en avoir les quatre cinquièmes contre lui. Quant aux gays ! Depuis la Révolution française nous ne voulons plus avoir de père. Nous leur avons coupé la tête. Ce n'est pas pour les voir resurgir. On se demande encore ce qu'un pape peut bien faire dans le paysage. Enfin, puisqu'il est si médiatique ! Mais Bossuet, lui, n'est qu'affirmation, définition, précision, certitude, parménidien. Le vague, le doute et le néant ne semblent jamais avoir prise sur lui. Il n'a même pas le sens de l'histoire, ce prélat courtisan, cet ami du roi, ce champion du droit divin, cet ennemi du protestantisme et des Lumières, cet affreux dogmatique qui ne parle que de mort, de tombeau, de jugement, d'éternité, de salut, de ciel et d'enfer. Ce n'est plus qu'une vieille lune qui n'a plus rien à éclairer, un radoteur qui n'a plus rien à dire. C'est le catéchisme en chair et en os de nos pères. Fuyons cette odeur rance de soutane et de sacristie. Et s'il nous faut quand même un peu de sacristie, par une perversion tout à fait singulière (mais la perversion est tout à fait tolérée de l'homme moderne et même fort bien vue), préférons-lui le doux, le fluide, le ductile, l'ombrageux, le fuyant Fénelon, envers lequel ce même Bossuet s'est montré si dur et si méchant.

Enjambons pourtant, cher lecteur, si vous le voulez bien, échaudé par ce préambule, le fleuve de sang qu'est la Révolution française et remontons en amont de l'histoire de France pour nous trouver face à ce colosse, à ce miracle qui s'appelle Bossuet.

Déconcertante figure

C'est une étrange entreprise que de dire aux hommes qu'ils ne sont rien, surtout quand on s'adresse aux grands de la terre, aux maîtres du monde, à tous ceux qui ont le cœur dur et qu'il faut attendrir et qu'il faut terrifier. Or, chose extraordinaire, Bossuet y parvient tout de même. On l'écoute, on se presse à la chapelle comme on se rend au théâtre. Bossuet n'a qu'un rival : Molière. Il est donc naturel que la guerre fasse rage entre l'Eglise et le théâtre. Et pourtant ces grands, ces fauves se convertissent les uns après les autres. Certains finissent au cloître sous le cilice et sous la bure.

Mais allez dire aujourd'hui à nos contemporains qu'ils ne sont rien, qu'ils ne se sont pas faits eux-mêmes, que la vie du chrétien est une longue préparation à la mort, et qu'au sortir de cette vie leur Auteur les attend pour les juger, et vous passerez pour fou ou pour sadique. Pascal aujourd'hui s'y caserait les dents. Si encore ils étaient durs, mais ils sont mous, et c'est cette

Georges Minois,
Bossuet. Entre Dieu et le Soleil, Perrin, Paris 2003,
756 p.

mollesse qui les rend durs. Parlez-leur cette langue où reviennent sans cesse les mots de vice et de vertu, de récompense et de châtement, de pénitence et de renoncement, de ciel et d'enfer, d'âme et de salut, parlez-leur enfin de morale - car que fait d'autre un sermonnaire ? - et ils vous tournent vite le dos. « La figure de Bossuet, a dit Sainte-Beuve, est la plus digne de l'homme, selon que l'homme est fait pour parler à son semblable et pour tourner son regard vers les cieux. Aussi bien l'embaras qu'un esprit moderne éprouve devant cette haute figure semble tenir à ce que la notion de personne humaine, de ce qu'il y a de plus noble dans la nature s'est singulièrement obscurcie, et la réalité des choses divines et éternelles, alors même qu'on ne les nie point, n'absorbe plus toutes les puissances de l'âme. »

Bossuet étonne et déconcerte par la merveilleuse familiarité d'habitude où il vit avec les nécessités de la foi. Car la foi aujourd'hui même a quelque chose de mobile et de travaillé qui ne se reconnaît point dans cette possession sans effort. Notre inquiétude s'irrite d'une telle immobilité et cette paix audacieuse où Bossuet s'établit d'emblée demeure pour nos psychologues une sorte d'énigme. On fait grief à ce croyant de n'avoir point douté. C'est qu'à vouloir pénétrer les singularités du cœur humain, à dissocier complaisamment ses chétives aventures, à dénombrer ses petits secrets, à faire le compte de ses moindres or-

dures, à ne montrer que ses intermittences, à le présenter double et ambigu, à vouloir lui faire perdre son identité, on a perdu le sens de l'homme et de l'homme universel.

Bossuet est un homme de gouvernement (des âmes, des consciences, des peuples, de l'Eglise). Mais il est aussi grand artiste, philosophe pénétrant, clairvoyant moraliste, profond publiciste et homme d'esprit. Aisément, il eût pu être un Pascal, un La Rochefoucauld, un Leibniz, un Montesquieu. En fait, il a été tour à tour l'un ou l'autre, chemin faisant et sans vouloir s'y tenir. On trouve dans ses *Sermons sur la pénitence* un diagnostic aussi exact sur la nature du mal et la médecine de l'âme que celui qu'on admire chez Platon. La *Politique tirée de l'Ecriture sainte* sort d'un génie puissant qui aurait pu écrire le *Contrat social*, car il le prévoit et le réfute ; et le *Cinquième avertissement aux protestants* est une théorie complète de la démocratie moderne et un acte d'accusation dressé à l'avance contre elle.

La théorie du divertissement pascalien est dans les *Sermons*. « Comme les mondains, toujours dissipés, ne croient s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit, de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse... dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux ; et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire par l'image d'une liberté errante. »

Le contraste entre la grandeur et la misère de l'homme est aussi magnifiquement étalé dans le *Sermon sur la mort* que dans les *Pensées* : « Vous vous trompez, ô sages du siècle, l'homme n'est pas le délice de la nature puisqu'elle l'outrage en tant de

Portrait de Bossuet par
Hyacinthe Rigaud



manières ; il ne peut être non plus son rebut, puisqu'il y a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature. »

Auteur de maximes, le voici : « Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune, mais pour plâtrer la douleur de ce qu'ils ne peuvent avoir. » Ce n'est point sans justesse qu'on a pu dire au XVII^e siècle que là où La Rochefoucauld finit, commence le christianisme. Ou encore : « On croit se convertir quand on ne fait que changer de vice... tous les âges changent quelque chose en nous, quand sera-ce que nous changerons par la vertu ? »

Recherche de l'unité

Homme de gouvernement, Bossuet a naturellement le sens et le goût de l'unité. En Europe, après la déchirure causée par le protestantisme, il ne veut pas croire que la dispersion des forces chrétiennes puisse être autre chose qu'un accident et une épreuve. La réunion est sa grande affaire, comme l'assurance que cette réunion se fera un jour est une certitude de sa foi. En France, une seule pensée le guide : l'alliance intime et consubstantielle de l'Église et de la monarchie qui se confond avec celle du pays ; voilà son idée de chrétien, de royaliste et de Français.

« Dieu, dit-il, n'a fait les grands que pour protéger les petits ; il n'a donné sa puissance aux rois que pour procurer le bien public et pour être le support du peuple. » Et encore : « Les pensées royales sont celles qui regardent le bien général ; les grands hommes ne sont pas nés pour eux-mêmes ; les grandes puissances que tout le monde regarde sont faites pour le bien de tout

le monde. » C'est là une notion que reprendra Charles Maurras dans sa théorie de l'inégalité protectrice.

Homme de gouvernement, Bossuet est forcément un homme d'action. Bossuet a parlé avec superbe de cet incurable ennui qui fait le fond de la vie des hommes depuis qu'ils ont perdu le goût de Dieu. Le goût de Dieu pour Bossuet, c'est le besoin de croire, allié au besoin d'agir, qui lui fournit sa matière et son aliment. Le nonchalant à la Montaigne qui parle à son miroir et ausculte son moi, dont l'ennui est la manière d'être ordinaire, et qui s'y complaît ou du moins s'en accommode, n'écrit pas ou écrit pour lui (Bossuet, tout prévoyant qu'il fût, n'avait pas prévu un monde où tout le monde écrirait pour se raconter), réfléchit ou rêve d'une plume paresseuse, abandonnée au gré de l'inspiration ou au charme d'une liberté courante.

L'homme de foi et d'action, tout au contraire, ce qu'il tente de faire chaque jour, ce n'est point un bel ouvrage, c'est un homme repentant et sauvé, c'est une vérité consolidée, c'est une erreur démasquée.

Cet homme d'action-là n'a pas le temps de trouver le monde mauvais (quoiqu'il le soit) ; il lui suffit qu'il soit un champ de bataille. Qui agit a besoin d'espérer. Bossuet ne peut s'attarder au spectacle de l'infirmité humaine, il lui faut à tout prix la secourir et la panser ; il lui faut conduire ses brebis au bercail et les âmes au port. « Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout à fait, a-t-il dit, car Dieu est mort pour lui. »

Toute la dialectique de *l'Histoire des variations* se ramène à observer que les chefs de la Réforme n'ont pas tous eu les mêmes idées. Or qui n'a point de mot d'ordre commun ne forme pas un camp, et qui n'est pas un camp n'est pas une Église. Quant aux opinions personnelles,

elles ne sont pas seulement dangereuses, elles sont méprisables, fantaisies singulières d'un esprit chimérique qui se repaît dans sa vanité et dans sa différence. (Que dirait-il aujourd'hui du repli identitaire, du culte de la différence et de l'idolâtrie communautaire et sectaire ?)

Le sens commun

Ne cherchez pas son modèle, il a nom Satan. De là le fameux bon sens de Bossuet, si souvent remarqué, vanté ou critiqué. Dans « bon », il faut lire droit ou juste. C'est le sens général ou le sens commun (au sens encore de bien commun) opposé aux opinions particulières, aux vues hardies, téméraires, ingénieuses, fragiles et si souvent vaines. L'originalité, la nouveauté en soi et pour soi ne sont ni des mérites ni des vertus ni des assurances. La vérité appartient à tous à condition de n'appartenir à personne.

De là encore son goût des vérités simples et peu nombreuses, son dédain des recherches menues et des raffinements indiscrets. Écoutons-le : « Il n'est pas question d'avoir compris et embrassé un grand nombre de vérités lumineuses, il est question d'aimer beaucoup chaque vérité saisie et d'en laisser pénétrer son cœur. » La vérité sensible au cœur, c'est aussi le fait de Bossuet, qui a si bien parlé de la vaine enflure de la science. Et je ne pense pas non plus que son Dieu soit celui des philosophes. La tradition n'est pas autre chose, selon Bossuet, que ce sens commun général et universel, étendu, agrandi et comme prolongé à travers le temps et l'espace. C'est le sens commun de l'histoire. Pour lui, la tradition a la même autorité que la Parole écrite : elle l'éclaire et la supplée. Et c'est une idée que Joseph de Maistre reprendra quand il aura à

s'interroger en chrétien et en catholique sur le fait et le sens de la Révolution française. Mais les lois tirées du consentement général de la tradition peuvent-elles s'appliquer également au gouvernement des peuples ? Pourquoi non ? L'Église elle-même en un État ne doit point rêver une constitution autre que celle qu'elle y trouve : « Comme aux étrangers et aux voyageurs, il suffit qu'elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage et qu'elle en révère les princes et les magistrats. »

De son talent d'écrivain on a tout dit. J'ajouterai seulement que l'homme, l'artiste chez Bossuet s'efface dans le prêtre et le pasteur. Il a charge d'âmes, il enseigne, il ne fait rien d'autre que de laisser Dieu parler. Sa langue est docte, chaleureuse, vigoureuse, dure et savoureuse. Elle se caractérise par l'absolue propriété des termes et la plénitude de l'expression. Et comme elle est française, elle est en plus vive et libre. Libre veut dire aller droit au but, sans s'embarrasser de fioritures. Et c'est une langue qui est surtout écrite pour être lue à haute voix, comme faisaient nos ancêtres.

Parlant de notre âme il dira : « Notre âme, supérieure au monde, n'a rien à craindre que de son auteur » ; et parlant à son âme il ajoutera : « Eh bien, mon âme, est-ce donc si grande chose que cette vie ? Et si cette vie est peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie et qui passent en un moment ? Cela vaut-il bien la peine de se damner ? »

Bossuet a eu contre lui d'être systématique et impersonnel, c'est-à-dire de disparaître dans sa foi et de s'identifier à elle. Il a eu contre lui d'avoir maintenu et défendu. Car c'est l'ardeur de l'attaque qui séduit le plus les hommes à l'esprit mobile et fuyant.

G. J.